

◆ Rathmès au *Théâtre de Liège* ◆

En décembre dernier, le Théâtre de Liège programmat une pièce en wallon, *Lès vwès dèl nut'*, de Jean Rathmès. Idée saugrenue, décalée, bobo, militante ? Ou simplement une volonté de donner la parole à un auteur intéressant, au-delà de la langue dans laquelle il a choisi de s'exprimer ? Un peu tout cela à la fois ?

Avant de replacer ce choix de programmation inattendu (mais l'est-il tellement ?) dans un contexte sociolinguistique, rendons justice à Jean Rathmès et à la pièce qui a été présentée à Liège, du 15 au 28 décembre 2013. En effet, l'œuvre de Rathmès n'est pas réductible au choix d'écrire en dialecte ; c'est aussi la voix d'un homme sensible et clairvoyant, ayant une compréhension sans illusions de la nature humaine. Son œuvre dramatique, composée de quinze pièces de théâtre et de trois pièces radiophoniques, l'a porté au pinacle des écrivains dialectaux de l'après-guerre. Ses thèmes de prédilection – l'absence, la cruauté du monde, l'amour aussi – et la profondeur de ses personnages font de *Priyîre po dès vikants* ou des *Convwès d' Paris* des pièces universelles. Quant à sa poésie, elle glorifie Seraing et ses cheminées fumantes ; Seraing et son petit peuple noir ; Seraing et sa fragilité, à l'époque déjà ; universalité et attachement au terroir ne sont donc pas antinomiques. On ne s'étonnera pas, dès lors, que la SLLW lui ait rendu récemment un bel hommage sous la forme d'une journée de décentralisation à Seraing et d'une publication (Jean Brumioul, Marc Duysinx, Guy Fontaine, *Hommage à Jean Rathmès (1909-1986)*, Liège, SLLW, 2013).

La pièce choisie par le *Théâtre de Liège* date de 1962. Elle rassemble à la façon d'une mosaïque des personnages un peu perdus, des voix qui cherchent, dans le contact avec l'autre, à retrouver un peu d'amour ou de paix. Ces voix proviennent du passé de policier de Rathmès et s'expriment en dialecte (un surtitrage français fournissait tout de même l'essentiel des dialogues). La mise en scène était signée Élisabeth Ancion, avec la collaboration de François-Michel van der Rest et de Justine Gérardon. Lors de la dernière représentation, le public, de tous les âges, était nombreux et enthousiaste. Les acteurs, s'essayant pour beaucoup à un exercice inédit, s'en tiraient plutôt bien et le spectateur était emporté dans les remous incertains des tribulations des personnages. Entre fatalisme et humanité, ceux-ci hési-

tent à se résigner à leur sort avec amertume ou à tenter, encore, de décrocher une part de félicité. En wallon et dans un contexte des années '60 fidèlement évoqué par les décors, ce sont des valeurs humaines universelles qui sont interrogées.



Illustration tirée du site du Théâtre de Liège (<<http://www.theatredeliege.be/>>)

Mais revenons au choix d'une programmation en wallon. Sans doute, la première réaction d'une bonne part du public du *Théâtre* a-t-elle été la surprise, voire la dubitation. Mais interrogeons-nous : quel est le message d'un tel choix ? Ou du moins, à quoi ce choix fait-il écho ?

En Wallonie, les dialectes sont mal en point depuis plusieurs décennies ; le site de l'UNESCO ¹ en classe une, le wallon, parmi les langues « en danger » ; les trois autres, le picard, le champenois et le lorrain figurent parmi les langues « sérieusement en danger ». Les chiffres de l'UNESCO sont à prendre avec beaucoup de précautions (que mesurent les enquêtes de vitalité : une capacité linguistique à comprendre, à produire un énoncé, la représentation que les locuteurs ont de leurs pratiques, le pourcentage de production dans la langue étudiée ?). Néanmoins, acteurs de terrain et scientifiques s'accorderont à dire que le nombre de locuteurs décroît depuis des siècles, et d'une façon plus alarmante depuis la seconde guerre mondiale. Les causes de cette désaffection sont bien connues : l'instruction obligatoire en français, avec pour corollaire chez nombre de parents l'idée que « pour réussir, il faut bien parler français », les mouvements de populations dus à l'urbanisation massive et au « tout-à-la-mobilité », le développement des

¹ < <http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/endangered-languages/atlas-of-languages-in-danger/>>

médias, faisant entrer la langue standard au sein des foyers, *via* la radio d'abord, la télévision ensuite, etc.

L'expérience de chacun confirmera ce que les scientifiques constatent: dans les centres urbains : il devient rarissime d'entendre une phrase complète en dialecte. Ce dernier, lorsqu'il apparaît, est le plus souvent mobilisé pour ses ressources expressives au sein d'une production mixte : structure syntaxique française agrémentée d'une injure ou d'un mot tendre en wallon. *Allez, mon petit poyon, tu viens ?*, pour n'illustrer que la seconde catégorie. Face à cette diminution flagrante des emplois réels du dialecte s'élève un autre usage de ce patrimoine linguistique, plus symbolique. L'interjection ou le surnom wallons sont investis d'une charge affective forte ; ce petit patrimoine sera exploité pour exprimer une appartenance, un ancrage régional et, dans la relation entre l'émetteur et son interlocuteur, une cohésion au sein du groupe.

On trouvera de multiples illustrations de cet investissement symbolique, des plaques des noms de rues bilingues aux tasses et t-shirt arborant des expressions truculentes ; des traditions du 15 août (la messe en wallon, l'enterrement de *Matî l'Ôhê*) à celui des baptêmes d'étudiants ; de l'annonce d'une nouvelle proposition de décret au parlement wallon, visant à promouvoir l'apprentissage du wallon en primaire, à l'enseignement, bien réel, à la Haute École de Jonfosse et dans de nombreuses écoles primaires de Wallonie. Plus largement, le patrimoine culinaire et folklorique wallon fait plus que jamais recette. Apparemment, donc, il n'existe pas de contradiction à se revendiquer *wallon* (notez le double sens du mot, désignant à la fois l'appartenance politique et linguistique) tout en ne parlant plus du tout la langue sur laquelle s'est construite la société wallonne durant un millénaire.

Cette revendication identitaire compense une fragilité à l'heure où, la crise aidant, être européen est un choix de raison et où se dire attaché à la Belgique relève presque de la provocation... La *wallonité* serait-elle la seule identité qui ne soit pas questionnée par les remous d'un contexte socio-démographique, politique et économique difficile ? Ce mouvement doit-il être décrit en termes de *repli identitaire* ou plutôt comme une forme de lutte contre un aplanissement de tous les particularismes, dans un monde de plus en plus globalisé ? Des mouvements similaires, dits *renaissantistes*, existent en Espagne, en France ou en Suisse. Selon le soutien du politique et le substrat dialectal subsistant, le projet des *renaissantistes* est plus ou moins ambitieux ; en Wallonie, il est relativement limité, même s'il bénéficie d'une large visibilité sur Internet.

Il convient ici d'introduire une nuance. On l'a dit, la revendication d'une *wallonité* est relativement forte parmi une population en rupture avec la langue qu'est le wallon. En revanche, on trouvera plus rarement de telles velléités identitaires chez les locuteurs natifs, qui ont hérité en culottes courtes de ces langues². Là où le dialecte est moins en danger, il est moins brandi en bannière. Suivant un mécanisme bien connu, c'est lorsqu'apparaît une conscience de la perte possible d'une variété linguistique que naît la fierté de parler celle-ci. Et la conséquence de ce processus est que souvent, l'engrenage de la perte est trop avancé pour être contré.

Mais que faut-il souhaiter pour le wallon ? Qu'il soit enseigné dans les écoles, appris par nos enfants ? Qu'il redevienne un vecteur de communication, à l'instar et à côté du français ? Sans doute est-ce là le rêve de quelques-uns, mais il est utopiste et fonctionnellement intenable. Pour survivre, une diglossie doit répondre à des besoins. Or, le français a montré qu'il occupait très bien toutes les fonctions communicatives dans notre société.

En revanche, mener des actions de sensibilisation autour du dialecte, afin d'en conserver la mémoire, que *ceux qui le souhaitent* puissent encore lire ou entendre du wallon, que nos enfants sachent que le français n'est pas la langue originelle de notre région, voilà des combats à mener, qui n'ont rien de passésistes. Ce dernier point, spécialement, peut s'inscrire dans un mouvement d'ouverture aux autres langues : oui, c'est une richesse de posséder plusieurs langues ; oui, la diglossie, qu'elle soit franco-wallonne, franco-italienne, franco-turque est une pratique normale. Et oui, nous avons d'autres richesses que le patrimoine de nos voisins d'outre-Quévrain.

« Plus qu'une simple *défense et illustration de la langue wallonne*, le spectacle propose une mise en abîme intéressante où le wallon, si bizarre au début, nous redevient familier et nous rappelle les étrangers que nous sommes devenus à nous-mêmes », pouvait-on lire sur le site du *Théâtre de Liège*. C'est bien cette insécurité face à un patrimoine linguistique qui est exploitée – et dépassée, puisqu'il nous *redevient familier*. La réappropriation d'une langue, en écho à l'ancrage du *Théâtre* au cœur de la ville, voilà l'illustration d'une chose toute simple: pour pouvoir avancer et prendre son envol, chacun (et même chaque projet, tel que le flambant neuf *Théâtre de Liège*) a besoin de connaître ses racines.

Esther BAIWIR, Chargée de recherches FNRS

² Notons que c'est à l'intersection de ces deux critères, chez les locuteurs natifs mais qui opèrent une réflexion identitaire, que l'on rencontrera nos meilleurs écrivains dialectaux.